Hans Castorp et l'attraction pour le microcosme des « gens d'en haut » – une forme de snobisme ?

*Hans Castorp and the Attraction of the 'High Society' microcosm: a form of
snobbery?*

*Hans Castorp und die Anziehungskraft der kleinen Welt derer „von oben“ – eine
Erscheinungsform des Snobismus?*

Joëlle Stoupy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1369>

DOI : 10.4000/germanica.1369

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 41-54

ISBN : 9782913857285

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Joëlle Stoupy, « Hans Castorp et l'attraction pour le microcosme des « gens d'en haut » – une forme de snobisme ? », *Germanica* [En ligne], 49 | 2011, mis en ligne le 19 mars 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1369>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Hans Castorp et l'attraction pour le microcosme des « gens d'en haut » – une forme de snobisme ?

Hans Castorp and the Attraction of the 'High Society' microcosm: a form of snobbery?

Hans Castorp und die Anziehungskraft der kleinen Welt derer „von oben“ – eine Erscheinungsform des Snobismus?

Joëlle Stoupy

- 1 On pourrait prendre le phénomène du snobisme pour un fait relativement récent. Or, les études consacrées à ce sujet nous montrent que l'on trouve déjà des traces de snobisme dans l'Antiquité, dans un personnage comme Trimalcion par exemple que l'on connaît du Satiricon de Pétrone, un individu très distingué, aux origines modestes, habitué notamment à se curer les dents avec une épingle d'argent en public pour montrer sa richesse. Si le phénomène du snobisme se rencontre à des époques diverses, certaines sont plus propices que d'autres à son émergence. Tel est le cas de la fin du xix^e siècle et du début du xx^e siècle, « cet âge affolé de snobismes et de bizarreries en tous genres »¹. Dans son étude *Le Snobisme et les lettres françaises* de Paul Bourget à Marcel Proust, Émilien Carassus, désireux de saisir ce phénomène dans ses manifestations concrètes sur une période allant de 1884 à 1914, à une date où provisoirement le snobisme laisse place à la grande tragédie de la guerre de 14-18, montre que l'époque qu'il étudie se place indéniablement sous le signe du snobisme, que le snobisme est même à ce moment à son apogée.
- 2 L'intrigue du roman que Thomas Mann publie en 1924, *La Montagne magique*, se situe donc à l'apogée du snobisme, l'arrivée du jeune héros Hans Castorp à Davos-Platz ayant lieu en été 1907. Il y restera sept ans, jusqu'à l'irruption de la Première Guerre mondiale qui mettra fin à son séjour dans le sanatorium du Berghof. En quoi ce personnage touche-t-il au snobisme ? Les nombreuses définitions du snobisme mettent toujours en avant le désir du snob d'être intégré dans un cercle fermé, un monde qu'il juge

supérieur à celui auquel il appartient. Ce besoin d'assimilation, d'agrégation est présent dans le jeune Hans Castorp qui, envoûté par la présence obsédante de la mort puis par la beauté morbide de Madame Chauchat, refuse de quitter cette société et apprend insensiblement les us et coutumes du monde « d'en haut ». Cela fait-il de Hans Castorp un snob ? L'étiquette du snobisme n'apparaît-elle pas comme trop réductrice pour qualifier un personnage que l'auteur présente d'emblée comme « simple » et que l'on a pu comparer au *Candide* de Voltaire² ? Quels éléments le rattachent au snobisme, lesquels l'en éloignent ?

- 3 Dans toute définition du snobisme apparaît une dimension sociale. Le snob est avide de passer d'une couche sociale à une autre lui semblant supérieure. Dans *La Montagne magique*, la description de la société qui hante le sanatorium du Berghof n'a pas été l'intention première de l'auteur, comme il le rappelle dans une lettre à Julius Bab en 1925, en insistant sur ses lacunes en matière de description sociale. La description de la société du Berghof constitue toutefois un des aspects du roman, même si l'auteur a insisté sur les références symboliques dans l'œuvre. Les personnages que rencontre Hans Castorp au fil de son séjour dans le sanatorium de Davos sont pour la plupart originaires de la bourgeoisie ou plus rarement de l'aristocratie. On trouve dans le monde clos de la Montagne magique celui que l'on appelle le « cavalier-né » (« Herrenreiter ») qui est un noble autrichien, « un homme élégant, comme né pour la haute école »³. D'autres personnages sont issus de la bourgeoisie. Le Tchèque, connu sous le nom de Wenzel, parce que son patronyme est imprononçable, possède, lui, une plantation de betteraves sucrières, Monsieur Magnus est brasseur à Halle, Ferdinand Wehsal commerçant à Mannheim, Madame Redisch, la femme d'un industriel polonais, Karoline Stöhr, celle d'un musicien de Cannstadt, Monsieur Einhuf, avocat à Jüterbog, Anton Karlowitsch Ferge, agent d'assurances à Petersbourg. Parmi les personnages principaux se trouvent aussi des nantis, comme Mynheer Peeperkorn qui est colossalement riche : « On parlait de son splendide hôtel à la Haye et de sa villa à Scheveningue »⁴, lit-on. Seul, Settembrini, également patient du Berghof au début du roman, ne dispose pas de fortune personnelle, habite une petite chambre au troisième étage qui donne sur le derrière et devra, pour des raisons pécuniaires, quitter le Berghof pour une chambre de sous-locataire chez le tailleur pour dames Lukacek à Davos-Dorf.
- 4 La société du Berghof est donc constituée pour la plupart de personnes vivant dans l'aisance, voire dans l'opulence. Hans Castorp, héritier d'une famille bourgeoise cossue, ne s'y sent pas étranger de par ses origines et il n'a visiblement aucune raison de renier celles-ci pour accéder à une couche sociale supérieure. Son éducation a été soignée, comme nous l'apprennent les chapitres « L'aiguière baptismale et les deux aspects du grand-père » et « Chez les Tienappel, et de l'état moral de Hans Castorp », et n'est pas sans parenté avec une éducation noble. Le respect des traditions ancestrales est un des éléments essentiels inculqués par le grand-père de Hans Castorp à la mort des parents de ce dernier. Hans Castorp y est réceptif, comme nous montre son attachement à l'aiguière baptismale qui est passée de mains en mains d'une génération à une autre. Comme son grand-père Hans Lorenz Castorp, Hans Castorp est habitué à un luxe discret et aime la distinction en usage parmi « la classe dominante de cette démocratie municipale de commerçants »⁵ : « Il [Hans Castorp] était aussi bien baigné qu'un bébé et se faisait habiller par le tailleur qui jouissait de la confiance des jeunes gens de sa sphère »⁶. Comme nous le lisons chez Ph. du Puy de Clinchamps, le snobisme étant apparences, il est manifeste que le vêtement aura un rôle conséquent dans la vie du

snob. Le snob optera pour l'excentricité ou pour la discrétion soignée. « La discrétion, elle, veut de l'aisance, de bonnes adresses de fournisseurs et, le plus difficile à atteindre, un art de porter la livrée [...] »⁷. Comme le snob décrit par Ph. du Puy de Clinchamps, Hans Castorp possède les bonnes adresses de fournisseurs et aime à être soigné, ainsi que le montre son désir d'avoir toujours des chemises impeccables : « un endroit rugueux à la manchette d'une de ses jolies chemises de couleur l'eût violemment indisposé »⁸. Il est aussi offusqué lorsqu'il remarque pour la première fois la tenue vestimentaire du docteur Krokowski qui dénote de la façon la plus évidente pour Hans Castorp le mauvais goût : « Et sa chaussure, dis donc, quelle allure ! Des chaussettes grises, et puis ces sandales ! »⁹, dit-il, interloqué, à son cousin Joachim Ziemssen. Dès que nous faisons la connaissance de Hans Castorp dans le chapitre « Arrivée », il apparaît comme distingué, portant avec lui une « sacoche en peau de crocodile »¹⁰ et un pardessus d'été « doublé de soie »¹¹. Ses manières sont celles d'un homme raffiné, « hautement civilisé »¹². « [L]e désir d'apparaître soi-même comme le produit suprême d'une civilisation »¹³, Emilien Carassus le retrouve aussi bien dans la sensibilité décadente que dans le snobisme, « pâle héritier » du décadentisme¹⁴. Or, Hans Castorp est bien conçu comme « hautement civilisé » et il est aussi, comme disait Baudelaire du dandy, « épris avant tout de distinction »¹⁵ dans un monde où tous se ressemblent et où il faut alors se singulariser. Dans le chapitre « Assombrissement pudibond », nous le trouvons, lors de sa toilette matinale, « en caleçons de fil d'Écosse et en pantoufles de maroquin rouge »¹⁶, et peu de temps plus tard, pour parfaire sa tenue, il humecte d'un peu d'eau de lavande son mouchoir. Ce raffinement, que connaît aussi le snob, se retrouve dans les objets qu'il a emportés avec lui. Ainsi, son étui à cigares porte un monogramme en argent et sur sa chemise de nuit de batiste sont brodées ses initiales. « Hans Castorp savait ce qu'il se devait à lui-même et à son prestige »¹⁷, dit le narrateur dans la scène humoristique de l'achat du thermomètre. Devant, en effet, choisir entre un thermomètre à trois francs cinquante et un à cinq francs, Hans Castorp opte sans hésiter pour le plus cher, présenté dans un écrin comme un bijou, et « sans même prêter la moindre attention à l'autre »¹⁸, moins cher et donc dépourvu d'intérêt à ses yeux. L'aspect extérieur et le besoin de « prestige » ont donc toute leur importance pour le jeune Hans Castorp et le rapprochent du snob. Son désir de paraître appartenir à l'aristocratie, élément constitutif du snobisme, est aussi bien présent.

- 5 Parmi les caractéristiques du snobisme compte aussi l'anglomanie. Gaston Jollivet écrit en janvier 1885 : « tout ce qui est anglais attire la faveur des snobs »¹⁹. L'anglomanie devient alors accessoire indispensable du snob. Hans Castorp n'y est pas totalement étranger. Il nous apparaît dès le début en possession d'un livre anglais, « un livre broché, intitulé *Ocean Steamships* »²⁰ qu'il a consulté de temps à autre pendant son voyage de Hambourg à Davos-Platz. Occasionnellement, il mêle aussi à ses propos l'anglais, donnant ainsi une intonation un peu snob à son discours. Envers Settembrini, il évoque par exemple le déjeuner qu'il trouve « trop complet pour [lui], too rich, comme disent les Anglais »²¹. Il lui semble aussi évident de faire ses emplettes dans le quartier anglais de Davos, « dans un beau magasin anglais bien achalandé » où il achète « deux couvertures en poil de chameau »²², commençant ainsi à imiter la société du Berghof.
- 6 Le snob veut surtout « appartenir à un clan d'initiés »²³. Comme le snob, Hans Castorp veut rapidement faire partie du microcosme des « gens d'en haut » dont il va alors copier les usages – la caractéristique principale du snobisme étant le désir d'appartenir

à « ces lieux clos, protégés et homogènes »²⁴ dans lesquels on reconnaît le monde du Berghof. Être admis dans un cercle fermé jugé a priori supérieur est « un des éléments stratégiques du snobisme mondain »²⁵, nous montre Frédéric Rouvillois dans son *Histoire du snobisme*. Nous retrouvons cette détermination dans le désir de Hans Castorp de compter parmi la société du Berghof, de ne plus être seulement un hôte passager que l'on évite pendant les visites médicales, mais un membre de cette société au même titre que les autres malades. Hans Castorp, tout d'abord réfractaire à certaines habitudes des « gens d'en haut », refusant par exemple d'acheter un sac de fourrure pour les quelques semaines qu'il croit passer en compagnie de son cousin, Joachim Ziemssen, va rapidement vouloir compter parmi les hôtes permanents du Berghof jusqu'à ne plus avoir d'affinités avec les gens du « pays plat » (« Flachland »). Plus tard, lorsque Joachim s'apprête à quitter le sanatorium en laissant Hans Castorp, ce dernier en conclut que son cousin « vivrait là-bas dans le monde du pays plat, au milieu d'hommes qui n'avaient aucune idée de la manière dont il fallait vivre, qui ne savaient rien du thermomètre, de l'art de s'empaqueter, du sac de fourrure, des trois promenades quotidiennes, de... il était difficile de dire, il était difficile d'énumérer tout ce dont ils ne savaient rien en bas [...] »²⁶. Pour appartenir à la société du Berghof, il a fallu, en effet, à Hans Castorp être initié à un autre mode de vie. Il a d'abord appris que les gens « d'en haut » et « d'en bas » ne perçoivent pas le temps de la même façon. « On change de conceptions, ici »²⁷, lui enseigne son « guide et cicérone »²⁸ Joachim Ziemssen. L'expression « nous autres, ici, en haut » apparaît d'abord à Hans Castorp, tout au début de son séjour, comme « oppressante et bizarre »²⁹, mais il la reprendra de nombreuses fois à son compte, lorsqu'il se saura intégré. Très rapidement, il montrera son intérêt pour la vie que l'on mène dans le Berghof. Dans le chapitre « Au restaurant », c'est bien volontiers qu'il délaisse le sujet de conversation portant sur la canalisation de l'Elbe pour en savoir plus sur les pensionnaires et la vie dans le Berghof qui déjà, par le fait qu'elle semble échapper au temps, le fascine. Il apprend de Joachim que la maladie est ainsi « une sorte de laisser-aller »³⁰, que les pensionnaires du Berghof échappent au « sérieux », et il va être attiré par ce laisser-aller qui contraste avec les obligations qui l'attendent à Hambourg, à son retour de vacances. Hans Castorp va alors peu à peu tenter de reproduire les manières d'être des « gens d'en haut », guidé par le désir passionné d'être admis dans ce cercle fermé, de jouir des mêmes privilèges, d'être hors du temps. Ce désir d'assimilation, que l'on retrouve chez le snob, va se renforcer dans le cas de Hans Castorp lorsqu'il aura fait la connaissance de Clawdia Chauchat.

- 7 Comme les « gens d'en haut », Hans Castorp va apprendre les us et coutumes qui l'initieront à la vie du Berghof. Il va apprendre à replier par exemple sa couverture avec soin pour ressembler à une momie pendant la cure de repos, à reconnaître les objets bien particuliers des malades, la « bouteille bleue » qui sert de crachoir, la « sœur muette », un thermomètre non chiffré, à maîtriser le langage du sanatorium, à reconnaître sans être étonné le sifflement du pneumothorax d'Hermine Kleefeld. Il saura aussi, comme les initiés, qu'il existe une « [a]ssociation des demi-poumons »³¹, il aura comme passeport une « funèbre photographie »³² et ne mettra plus son chapeau en marchant. Hans Castorp a aussi appris, comme les « gens d'en haut », à prendre sa température six fois par jour, à connaître les règles et à les observer rigoureusement. Il apprend aussi qu'il existe une hiérarchie sévère parmi les malades. Ceux qui sont peu atteints ne jouissent pas de la même considération que ceux qui le sont vraiment : « Les malades légers ne comptaient guère [...]. On parlait d'eux avec dédain, selon l'échelle qui était valable ici, on les regardait avec hauteur »³³. Ainsi, pour faire partie de cette

- « aristocratie », on exagère son cas et on ajoute quelques dixièmes à ceux que l'on relève sur son thermomètre. Hans Castorp le sait bien pour l'avoir fait. Mais il reste pour les autres « un personnage d'une catégorie inférieure »³⁴.
- 8 Il y a donc bien, de la part de Hans Castorp, la volonté de grimper des échelons, comme le réclame le snobisme, mais les différences entre son désir d'assimilation et le snobisme sont palpables. Si Hans Castorp porte en lui certains traits du snob, les éléments qui l'en distinguent sont bien présents.
- 9 Le snob cherche à être remarqué parmi certaines personnes, veut « donner un sens à sa vie par un certain entourage »³⁵. Il affecte alors « les opinions, les manières d'être et de sentir qui ont cours dans certains milieux tenus pour distingués »³⁶. Or, Hans Castorp est, dès le début, critique envers certains membres du Berghof. Il n'y a donc en aucun cas adhésion aveugle aux opinions, aux goûts et aux choix de tous. Avec fermeté, il blâme certains hôtes du Berghof. Il s'indigne notamment, de nombreuses fois, du manque de culture de Caroline Stöhr, de son « ignorance meurtrière »³⁷, elle qui appelle sans vergogne l'Eroica de Beethoven la symphonie « érotique », pensant qu'il faudrait la jouer lors des obsèques de Joachim Ziemssen. « Si quelque chose troublait Hans Castorp dans ses honnêtes efforts spirituels, c'était la manière d'être de cette femme [Caroline Stöhr]. Ses lapsus continuels auraient suffi. Elle disait : « agomie » au lieu d'« agonie », « insoliste » pour « insolite » et débitait les plus effroyables sottises sur les phénomènes astronomiques qui déterminaient une éclipse solaire. [...] Elle affectionnait les tournures qui donnaient sur les nerfs du jeune Castorp par leur platitude ou leur vulgarité de locutions à la mode du jour »³⁸. Il n'apprécie pas plus sa manie de jaser. « Tout cela n'était pas sérieux ; cela favorisait très peu les aspirations spirituelles de Hans Castorp »³⁹.
- 10 Hans Castorp reproche aussi à certains membres du Berghof leur « libertinage peu sérieux »⁴⁰. Dès son arrivée, dans le chapitre « Assombrissement pudibond », il est confronté au premier couple « libidineux », au couple russe de la table des « Russes ordinaires » qui fait l'amour si bruyamment que Hans Castorp les entend de sa chambre. « Ce sont des gens tout à fait mal élevés »⁴¹, dit-il à Joachim le lendemain. La société des « gens d'en haut » s'avère être au fil du temps, aux yeux de Hans Castorp, moralement contestable. Le jeune Anton Schneermann, par exemple, a dû être rapatrié d'urgence par sa mère qui a eu vent « des mœurs de son rejeton in Baccho et coeteris »⁴². Madame Capatsoulis, elle, a été retrouvée dans sa chambre en la compagnie galante de l'assesseur Düstmund de Friedrichshagen, Ammy Nölting dans le même lit que Polypraxios – il était passé par le balcon. « Oui, oui, gentlemen, cette sacrée libido », c'est ainsi que le docteur Behrens commente la « débauche » et la « concupiscence »⁴³ de certains de ses patients.
- 11 Ainsi, les faits et gestes de nombreux hôtes du Berghof ne semblent pas à Hans Castorp témoigner d'une bonne éducation, être supérieurs moralement, mais se caractérisent, à ses yeux, par leur manque de sérieux : « Eh bien, le jeune Hans Castorp ne voulait naturellement pas prendre ces manèges au sérieux : leur seule existence lui semblait déjà porter atteinte à la dignité de ce lieu de souffrances »⁴⁴, commente le narrateur, avec une pointe d'humour, dans le chapitre « Danse macabre » qui va décrire les visites des deux cousins aux grands malades et aux moribonds, et que Hans Castorp conçoit comme une « protestation contre l'égoïsme qui régnait ici »⁴⁵, comme une marque du « besoin de son esprit de prendre au sérieux la vie et la mort et de pouvoir les honorer »⁴⁶. Pour Hans Castorp, trop de prétendus malades vivent dans le sanatorium

du Berghof pour leur plaisir – lui s'exclut – comme la veuve Hessenfeld qui n'a d'autre occupation que de parier sur tout et rien, ou l'avocat Einhuf de Jüterbog « qui non seulement rentrait ivre chaque nuit, mais qui récemment n'était pas même rentré du tout, et que l'on avait trouvé allongé dans le pré »⁴⁷, un « libertin dangereux » qui avait déjà reçu la visite d'une jeune femme « du reste fiancée en pays plat [...], vêtue seulement d'un manteau de fourrure sous lequel elle n'avait qu'une culotte de jersey »⁴⁸. Ainsi, au fil du temps, Hans Castorp prend moralement ses distances avec certains hôtes du Berghof et avoue qu'il s'est trompé sur cette société qu'il pensait plus digne et plus sérieuse : « Sa connaissance, devenue peu à peu plus grande, de leur vie et de leur activité, de leurs conceptions, n'était guère de nature à encourager son bon vouloir »⁴⁹. Hans Castorp a aussi bénéficié de la vision critique de Settembrini qui, dès le départ, le met en garde contre les gens « d'en haut » qu'il considère comme l'antithèse de cette humanité active dont il rêve. Contrairement au snob qui, souvent, jouit de l'aide d'un mentor l'introduisant dans un cercle fermé et lui vantant les mérites de cette « aristocratie » – nous pensons par exemple au roman de Paul Bourget *Mensonges* –, Hans Castorp est, lui, confronté sans attendre aux dangers inhérents à ce monde clos et entend persifler les habitants du sanatorium Berghof par Settembrini qui ne les apprécie guère. Hans Castorp n'adopte pas pour autant facilement les opinions de ceux qui se sont institués ses mentors, Settembrini et Naphta. Là aussi, il fait appel à son sens critique, tandis que le snob se rallie servilement aux opinions en vogue.

- 12 Nous trouvons aussi dans le caractère même de Hans Castorp des traits qui l'éloignent indéniablement du snobisme. Sa simplicité et sa franchise sont des éléments marquants de sa personnalité qui le distinguent sans détour du snob habitué à se composer un personnage. Pour Thackeray, le « snob sacrifie la sincérité morale aux artifices de l'affectation mondaine »⁵⁰. Hans Castorp est, lui, conçu comme « [u]n simple jeune homme » – tels sont les premiers mots du premier chapitre – dont la sincérité éclate au grand jour à de nombreuses occasions. Il a aussi le sens de l'humour et son rire libérateur devant certaines situations cocasses montre un tempérament franc, qui ne cherche pas à biaiser. Les définitions du snob, par contre, mettent en avant son hypocrisie et son besoin de dissimulation.
- 13 La sincérité de Hans Castorp s'exprime dès les premières pages du roman. A peine descendu du train, il fait part de ses peurs à son cousin, car le voyage jusqu'à Davos-Platz l'a mené vers des hauteurs vertigineuses qui l'ont oppressé. Il ne fait aucun effort pour masquer sa peur, mais l'exprime avec franchise. En venant chez les « gens d'en haut », Hans Castorp ne montre pas non plus de déférence et d'admiration qu'aurait pu faire naître en lui ce lieu distingué. Il est bien plus sensible aux détails cocasses que lui révèle son cousin et il rit de bon cœur devant certaines situations drôles, prouvant une fois de plus sa spontanéité. Il est par exemple pris d'un rire violent lorsqu'il apprend que les cadavres du sanatorium Schatzalp, situé plus haut que le Berghof, sont acheminés en bobsleigh ou que les patients du Berghof, « par le brouillard et la nuit noire »⁵¹, font tout de même leur cure de repos sur le balcon. Le snob, lui, serait plutôt admiratif devant les rites d'une société qu'il voudrait intégrer. Le narrateur le présente aussi, plus tard, dans le chapitre « Neige », dans son goût du ski, comme différent des snobs, des « fats de la vie au grand air », des « sportifs par coquetterie qui auraient, si la mode l'avait voulu, apporté le même zèle prétentieux à jouer aux cartes dans une chambre étouffante »⁵². Il souligne d'autant plus son caractère authentique qui ne fait pas « semblant » : « Il [Hans Castorp] n'était pas un sportif ; il ne l'avait jamais été, faute de dispositions physiques ; du reste, il ne faisait pas semblant de l'être, comme c'était le

cas de nombreux pensionnaires du Berghof, qui, pour se conformer aux usages du lieu et à la mode, se déguisaient sottement [...] »⁵³. Cela n'empêchera pas Hans Castorp de s'égarer dans une neige qui aurait pu lui coûter la vie, mais où il a la révélation capitale qu'il ne faut pas « laisser la Mort régner sur ses pensées »⁵⁴.

- 14 Qu'en est-il de l'attitude de Hans Castorp face aux choses de l'esprit et à l'art ? Le snob, désireux de faire partie d'une élite, veut passer « pour un fin lettré, au courant de tout, faire croire à l'étendue de son savoir »⁵⁵. Hans Castorp est conçu bien différemment. Lorsque Joachim lui présente Settembrini et lui apprend que ce dernier a écrit la nécrologie de Giosue Carducci, Hans Castorp ne peut s'empêcher de montrer spontanément sa surprise, car il n'a encore jamais entendu ce nom, ce qui provoque la gêne de son cousin : « Et il [Joachim Ziemssen] parut encore plus gêné, parce que son cousin [Hans Castorp] le regardait avec surprise et semblait dire : Que sais-tu donc de Carducci ? Aussi peu que moi, je pense »⁵⁶. Lorsque la conversation viendra à nouveau sur Carducci, Hans Castorp confiera à Settembrini son ignorance. Sa franchise fait aussi que Hans Castorp ne sait pas toujours retenir ses impressions qu'il livre alors sans détour. Il dit par exemple spontanément à Settembrini qu'il connaît à peine, qu'il l'avait pris à première vue pour un joueur d'orgue de Barbarie, « bien qu'il sentît parfaitement qu'il n'eût pas dû avouer cela »⁵⁷. Mais sa spontanéité prend souvent le dessus. Il lui arrive certes aussi de mentir et de flatter, comme dans la scène où il admire le tableau du docteur Behrens, « un navet plutôt raté »⁵⁸ qui représente Madame Chauchat, l'objet du désir de Hans Castorp. Mais il ne flatte pas pour avancer dans la hiérarchie sociale, mais pour jouir de ce portrait pour lequel Madame Chauchat a posé et qui lui semble si précieux, pour effleurer « légèrement du rebord de la main le décolleté du portrait, qui se détachait, très blanc, de la rougeur exagérée de la figure »⁵⁹, à défaut de caresser pour de bon celle qu'il représente.
- 15 Contrairement au snob, cet « admirateur factice et sans discernement véritable des valeurs intellectuels et artistiques »⁶⁰, Hans Castorp ne méprise pas le savoir et la culture au profit des apparences mondaines. Dans le chapitre « Flots d'harmonie », il s'isole par exemple pour écouter la musique qu'il aime sans se soucier d'un auditoire. Le snob, lui, a besoin de montrer des goûts de façon ostentatoire, a besoin d'un public qui le voit en train d'apprécier ce qui est à la mode. De plus, le snob se détache de ce qu'il croyait aimer et s'entiche d'autre chose « dès que la chose est devenue trop courante, trop banale »⁶¹. Ce que ne fait pas Hans Castorp. Il va disparaître, à la fin du roman, dans le brouillard de la Première Guerre mondiale, le lied de Schubert, le Lindenbaum, son morceau préféré, aux lèvres.
- 16 Dans ses relations avec Settembrini ou Naphta, Hans Castorp est-il, là, un snob intellectuel ou va-t-il se démenier sincèrement pour mieux comprendre la vie ? Le chapitre « Inquiétude naissante. Les deux grands-pères et la promenade en barque au crépuscule » nous donne des éléments de réponse. Les deux cousins sont ici les auditeurs de Settembrini qui disserte sur ses propres origines et sur son engagement politique. Ce sont surtout les propos de Settembrini en faveur de la démocratie qui trouvent en Castorp un auditeur attentif : « Les examinant avec attention, étonné, mais disposé à subir leur influence, il [Hans Castorp] écoutait les récits de l'Italien qui lui ouvraient un monde singulier et tout neuf »⁶². Jusqu'à présent, en matière de politique, le grand-père de Hans Castorp, Hans Lorenz, avait été pour lui déterminant. Hans Lorenz Castorp avait été un homme tourné vers le passé, un conservateur. Le narrateur évoque, dans le chapitre présentant les origines de Hans Castorp, le souhait de Hans

Lorenz « de tenir fermée la classe aristocratique de la société admise au gouvernement »⁶³, pour conclure : « Mais Dieu sait que ce n'est pas grâce au vieux Castorp que l'esprit des temps nouveaux avait célébré ses brillantes et retentissantes victoires »⁶⁴. Selon toute vraisemblance, Hans Castorp allait suivre la voie tracée par son grand-père, être comme lui conservateur. Mais le narrateur laisse le lecteur dans le doute : « On pouvait être curieux de savoir à quel parti il adhérerait un jour, le jeune Castorp. Les apparences pouvaient être trompeuses, mais somme toute il avait tout à fait l'air que l'on n'avait pas lorsque les démocrates pouvaient compter sur vous, et la ressemblance avec son grand-père était évidente. Peut-être tiendrait-il de celui-ci et deviendrait-il un frein, un élément conservateur. C'était bien possible, et le contraire aussi pouvait être vrai »⁶⁵.

- 17 Par son récit sur le combat politique de son propre grand-père, Settembrini dévoile à Hans Castorp un monde qu'il connaissait mal, celui des idées démocratiques. Aussi Hans Castorp est-il disposé à écouter attentivement, même si son besoin de se livrer à des expériences intellectuelles, au « placet experiri » est exprimé en toutes lettres dans ce chapitre : « Le jeune Hans Castorp jugeait tout cela très digne d'être écouté, mais, sans s'estimer engagé en quoi que ce soit, plutôt à titre d'expérience ; malgré tout, il lui semblait qu'en tout cas cela méritait d'être entendu »⁶⁶.
- 18 On retrouve ainsi en Hans Castorp une attitude de dilettantisme propre à la fin de siècle, une période qui aime à jouer avec les idées. Or, comme l'évoque Emilien Carassus dans son étude sur le snobisme, le dilettantisme, ce désir de tout comprendre et de ne pas se fixer, n'est pas sans lien de parenté avec le snobisme, même s'il est souvent dépourvu de « parade sociale particulière »⁶⁷. La parenté avec le snobisme se résume en un amateurisme superficiel. Thomas Mann ne considérait pas, lui-même, son héros comme superficiel⁶⁸. Il le voyait plutôt aux prises avec des puissances antagonistes éternelles, raison et sentiment, amour du progrès et « sympathie pour la mort », qui rendent Hans Castorp indécis et ouvert. Si Hans Castorp écoute les allégations de Settembrini sur la démocratie, elles sont pour lui du domaine du devoir. Son cœur connaît lui une attirance pour la mort qui trouve son expression la plus vive dans son attachement pour la morbide Madame Chauchat. Son désir de rester dans ce lieu d'inaction, à l'écart du travail, est étroitement lié à son amour pour Madame Chauchat qui le retient des années dans le sanatorium du Berghof. Les raisons profondes qui poussent Hans Castorp à rester dans le monde clos du Berghof et à ne pas rallier le « pays plat » sont surtout liées au fait que, dans le « pays plat », les amours « illicites »⁶⁹ ne sont pas de mise. Karl Werner Böhm a montré les « racines homosexuelles »⁷⁰ de la relation entre Hans Castorp et Madame Chauchat. Nous apprenons dans la Montagne magique que, dans le « pays plat », on aime « avec d'agréables perspectives d'avenir »⁷¹. Hans Castorp ressent, lui, auprès de Madame Chauchat une ivresse incomparable à celle qu'il aurait connu dans le « pays plat » : « Non, Hans Castorp n'aurait pas éprouvé cette ivresse d'une satisfaction fantastique auprès de quelque petite oie blanche et saine à laquelle il eût, là-bas, au pays plat, en toute bienséance et tout repos, et avec toutes les chances de réussite, donné son cœur [...] »⁷². C'est surtout pour cette raison que Hans Castorp va demeurer en compagnie des « gens d'en haut », dans ce monde parallèle qui est pour lui un endroit où il pense être « définitivement affranchi du poids de l'honneur »⁷³.
- 19 La sympathie pour la mort que connaît Hans Castorp est une expérience marquante pour Thomas Mann lui-même. Le 8 novembre 1913, il parle de sa « sympathie pour la

mort, profondément innée»⁷⁴. C'est ce même intérêt pour la mort qui saisit Hans Castorp dès son entrée dans le Berghof. Ce n'est pas, par exemple, la société élégante qui l'impressionne à son arrivée dans le sanatorium, comme le serait un snob, mais la toux hors du commun du « cavalier-né » qui retient toute son attention, car elle semble déjà appartenir à la mort. Ce ne sont pas les origines aristocratiques du « cavalier-né » qui le fascinent, mais cette toux caverneuse qui promet à Hans Castorp des révélations sur la mort. La mort apparaît longtemps à Hans Castorp comme véritablement aristocratique, comme « une puissance très solennelle et très majestueuse », « beaucoup plus haute que la vie riante gagnant de la monnaie et farcissant sa panse »⁷⁵. Le roman étant conçu comme un roman de formation dans la lignée du Wilhelm Meister, Hans Castorp fera l'objet d'un apprentissage qui est censé l'ouvrir à la vie et le fera douter de sa sympathie pour la mort, même si, concrètement, il ne pourra pas mettre ses nouveaux préceptes en application, car il sera happé par la Première Guerre mondiale.

NOTES

1. Frédéric Rouvillois, *Histoire du snobisme*, Paris, Flammarion, 2008, p. 262.
2. Cf. Ulla Stemmermann : « Ein einfacher junger Mensch reiste... ». *Thomas Manns Transposition des ‚Candidé‘ Voltaires in den ‚Zauberberg‘*. Würzburg : Königshausen & Neumann, 2003.
3. Thomas Mann : *Romans et nouvelles. II*. Notices et notes de Jean-Louis Bandet et Jean-Marie Valentin. Traductions de Félix Bertaux, Maurice Betz, Louise Servicen, Charles Sigwalt et Denise Van Moppès. Paris : Le Livre de Poche, 1995, p. 589.
4. *Ibid.*, p. 1262.
5. *Ibid.*, p. 610.
6. *Ibid.*
7. Ph. du Puy de Clinchamps, *Le Snobisme*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1964, p. 80.
8. Thomas Mann, *Romans et nouvelles, II*, *op. cit.*, p. 611.
9. *Ibid.*, p. 595.
10. *Ibid.*, p. 577.
11. *Ibid.*, p. 578.
12. „hochzivilisierten Gewohnheiten“ (Thomas Mann, *Der Zauberberg*. Herausgegeben und textkritisch durchgesehen von Michael Neumann. Frankfurt am Main : S. Fischer Verlag, 2002 (Große kommentierte Frankfurter Ausgabe), p. 61).
13. Émilien Carassus : *Le Snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust. 1884-1914*. Paris : Armand Colin, 1966, p. 161.
14. *Ibid.*, p. 159.
15. Cité dans Fr. Rouvillois, *op. cit.*, p. 276.
16. Thomas Mann : *Romans et nouvelles II*, *op. cit.*, p. 618.
17. *Ibid.*, p. 781.
18. *Ibid.*
19. Cité dans Fr. Rouvillois, *op. cit.*, p. 87.
20. Thomas Mann, *Romans et nouvelles, II*, *op. cit.*, p. 578.
21. *Ibid.*, p. 646.

22. *Ibid.*, p. 689.
23. Ph. du Puy de Clinchamps, *op. cit.*, p. 11.
24. Fr. Rouvillois, *op. cit.*, p. 107.
25. *Ibid.*
26. Thomas Mann : *Romans et nouvelles. II*, *op. cit.*, p. 1094.
27. *Ibid.*, p. 582.
28. *Ibid.*, p. 826.
29. *Ibid.*, p. 584.
30. *Ibid.*, p. 635.
31. *Ibid.*, p. 634.
32. *Ibid.*, p. 872.
33. *Ibid.*, p. 826.
34. *Ibid.*
35. Émilien Carassus, *op. cit.*, p. 123.
36. Cité dans Fr. Rouvillois, *op. cit.*, p. 11.
37. Thomas Mann, *Romans et nouvelles*, *op. cit.*, p. 692.
38. *Ibid.*, pp. 942-943.
39. *Ibid.*, p. 944.
40. *Ibid.*, p. 945.
41. *Ibid.*, p. 623.
42. *Ibid.*, p. 760.
43. *Ibid.*, p. 1089.
44. *Ibid.*, p. 941.
45. *Ibid.*, p. 940.
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*, p. 941.
48. *Ibid.*, pp. 941-942.
49. *Ibid.*, p. 941.
50. Cité dans Émilien Carassus, *op. cit.*, p. 14.
51. Thomas Mann, *Romans et nouvelles, II*, *op. cit.*, p. 586.
52. *Ibid.*, p. 1160.
53. *Ibid.*, p. 1159.
54. *Ibid.*, p. 1189.
55. Cité dans Émilien Carassus, *op. cit.*, p. 27.
56. Thomas Mann : *Romans et nouvelles. II*, *op. cit.*, p. 644.
57. *Ibid.*, p. 678
58. *Ibid.*, p. 891.
59. *Ibid.*, p. 893.
60. Stéphane Mallarmé en 1895 (cité dans Émilien Carassus, *op. cit.*, p. 28).
61. Frédéric Rouvillois, *op. cit.*, p. 21.
62. Thomas Mann, *Romans et nouvelles*, *op. cit.*, p. 760.
63. *Ibid.*, p. 602.
64. *Ibid.*
65. *Ibid.*, p. 616.
66. *Ibid.*, p. 770.
67. Émilien Carassus, *op. cit.*, p. 9.
68. « Und Hans ist eigentlich nicht oberflächlich » (Thomas Mann : *Selbstkommentare* : ‚Der Zauberberg‘. Herausgegeben von Hans Wysling unter Mitwirkung von Marianne Eich-Fischer. Frankfurt am Main : Fischer Taschenbuch Verlag, 1993, p. 122.

69. « [...] quelque oie blanche et bien portante, dans la plaine, là-bas, et qui s'abandonnerait à ses sentiments licites, raisonnables et, au fond, joyeux » (Thomas Mann : *Romans et nouvelles*, II, op. cit., p. 746).

70. Karl Werner Böhm : *Zwischen Selbstzucht und Verlangen. Thomas Mann und das Stigma Homosexualität*. Würzburg : Königshausen & Neumann, 1991.

71. Thomas Mann : *Romans et nouvelles*. II, op. cit., p. 746.

72. *Ibid.*, p. 858.

73. *Ibid.*, p. 673.

74. « eine wachsende Sympathie mit dem Tode, mir tief eingeboren » (Thomas Mann : *Selbstkommentare* : ‚Der Zauberberg‘, op. cit., p. 8).

75. Thomas Mann, *Romans et nouvelles*. II, op. cit., p. 998.

RÉSUMÉS

Selon Émilien Carassus, le snobisme est à son apogée avant la Première Guerre mondiale, l'époque dans laquelle Thomas Mann situe les aventures de son jeune héros Hans Castorp dans le roman *La Montagne magique* (1924). Les nombreuses définitions du snobisme mettent toujours en avant le désir du snob d'être intégré dans un cercle fermé qu'il juge supérieur. Pour cela, il simule une ressemblance, la plus grande possible, avec les membres de ce cercle. Ce désir d'assimilation, d'agrégation est présent dans le jeune Hans Castorp qui, envoûté par le monde clos du sanatorium *Berghof*, par la présence obsédante de la mort, un peu plus tard par la rencontre de Madame Chauchat, refuse de quitter cette société et apprend insensiblement les us et coutumes du monde « d'en haut ». Il connaîtra notamment l'oisiveté, « la profession la plus snob » selon l'étude de Ph. du Puy de Clinchamps. Si certains traits de Hans Castorp rappellent ceux que l'on pourrait trouver chez un snob, l'étiquette de snobisme apparaît cependant comme trop réductrice pour qualifier un personnage que l'auteur présente d'emblée comme « simple ». Hans Castorp ne sera pas en effet un imitateur servile du microcosme des « gens d'en haut », mais fera l'objet d'un apprentissage qui l'ouvrira à la vie et le fera douter de sa sympathie pour la mort, même si, concrètement, il ne pourra pas mettre ses nouveaux préceptes en application, car il sera happé par la Première Guerre mondiale.

According to Emilien Carassus, snobbery was at its peak just before World War I, the time at which Thomas Mann depicts the adventures of his young hero Hans Castorp in the novel *The Magic Mountain* (1924). Various definitions of snobbery always seem to put forward the theory of the snob's profound desire to be fully integrated in a very small circle that he judges vastly superior. In order to achieve this status he feigns a broad kinship with members of that circle. This desire for assimilation is strong in young Hans Castorp, who, bewitched by the enclosed world of *Berghof*, the omnipresence of death, and later by Mrs. Chauchat, refuses to leave that world and learns imperceptibly the its ways. He will learn, among other things, idleness, "the most snobbish profession of all", according to Ph. du Puy de Clinchamps. If some of Hans Castorp's traits recall those which might be found in a snob, classifying him as such appears too limited in its scope to describe a character presented from the outset by the author as "simple". In fact, Hans Castorp will not be a servile imitator of the upper middle class microcosm, but will be part of an apprenticeship which will provide him with a way of life and make him doubt his

fondness for death, although he will not be able to implement his ideas since he will be swallowed up by World War I.

Nach Émilien Carassus ist die Zeit vor dem Ersten Weltkrieg der Höhepunkt des Snobismus, die Zeit also in der sich der junge Hans Castorp aus Thomas Manns Roman *Der Zauberberg* (1924) im Sanatorium *Berghof* aufhält. Die zahlreichen Definitionen des Snobismus heben immer den Wunsch des Snobs hervor, in eine geschlossene Gesellschaft aufgenommen zu werden, die ihm vornehmer und besser dünkt. Diesen Wunsch teilt Hans Castorp: Im Bann der Welt auf dem *Berghof* lernt er nach und nach die Sitten der Leute „von oben“. Wenn viele Züge Hans Castorps eindeutig dem Snobismus zugeordnet werden können, scheint der Begriff jedoch nicht immer angebracht, um eine Figur zu erfassen, die der Autor von vornherein als „einfach“ vorstellt. Hans Castorp wird sich nicht als sklavischer Nachahmer der Welt des *Berghofs* erweisen, sondern wird im Sinne des Bildungsromans erzogen werden. Diese Erziehung wird ihm den Weg ins Leben öffnen und somit seinen Hang zum Tode in Frage stellen, auch wenn er diese Erkenntnis wohl nicht mehr in die Tat umsetzen kann, da er am Ende des Romans in einer Schlacht des Ersten Weltkriegs verschwindet.

INDEX

oeuvrecitee Der Zauberberg, La Montagne magique

AUTEURS

JOËLLE STOUPIY

Univ. Lille Nord de France, F-59000 Lille, France

ULCO, HLLI, F-62200 Boulogne-sur-Mer, France

Université du Littoral Côte d'Opale